

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Band:** [6] (1903)  
**Heft:** 19

**Artikel:** A travers les Vosges  
**Autor:** Badel, Emile  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-252945>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 08.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## A TRAVERS LES VOSGES

(Suite)

Le mont Avison n'est pas très loin de la cité, et l'on y va par un vallon solitaire et presque sauvage, par une route blanche bordée de cerisiers et de pommiers, presque toujours chargés de fruits.

Sur la route de ces monts verdoyants, il y a des fermes, des censes isolées aux noms savoureux de terroir, aux puits profonds et légendaires, dont la margelle de grès rose s'est usée et fendillée au tirant journalier de la corde.

A droite, des vergers et des champs pleins d'herbe haute, des champs qui vont jusqu'aux bois voisins, des champs où l'on voit courir les poules et les coqs aux plumes étincelantes.

Lentement, puisque « nous avons du temps grand », nous allons ainsi à l'aventure, écoutant le chant plaintif du coucou, les joyeux trilles des oiseaux dans les pommiers aux formes bizarres et contournées.

Et sur tout cela, il y a du soleil qui flamboie, du soleil qui dore les nouvelles pousses, les tendres parures des arbres, comme aussi les moissons qui jauniront dans trois mois.

A un tournant du chemin, en des chaumes rocailleux qui dévalent, il y a des vaches qui broutent l'herbe, les bruyères et les touffes de fougères et toutes les fleurettes éparses... des vaches qui vous regardent passer de leurs bons yeux humides... ce pendant que de vieux *marcaires* restent là, se chauffant au soleil qui donne, en fumant une pipe de merisier noirci.

Ces deux hommes ont vécu là, des années sans doute, attelés aux mêmes besognes de la ferme... ils sont là, sans se rien dire, devant peut-être l'un des plus beaux panoramas des Vosges, devant les étendues sans fin des plaines et des monts.

Et c'est vrai ment un spectacle

incomparable et qui vous transporte : sous les sapins on aperçoit toute la vallée si gracieuse de la Vologne jusqu'aux célestes parvis de Granges et de Kichompré ; on aperçoit la chaîne ancestrale, avec ses collines avancées, avec ses pics isolés, avec sa masse énorme du Hohneck, du Tanet, et du Champ-du-Feu.

A des moments, c'est le bleu, le bleu impalpable du ciel, avec des coups de soleil sur le noir des forêts séculaires, avec de grandes ombres qui glissent et s'abaissent sur les conifères entassés.

Et puis, une toile se lève, grise ou cotonneuse, rideau immense, fait du plus merveilleux tissu, dressé dans une rafale de vent entre deux ballons vosgiens, et recouvrant la vallée de la Vologne comme d'un vaste linceul de cendres, à travers lequel glissent, en fugitifs éclairs, les rais d'or de ce so-



Le Sapin-Géant.

leil de Lorraine, qui va chasser la subite ondée.

\* \* \*

Le chemin tourne, le chemin des sapinières et des monts boisés, et c'est, à la descente rapide, l'Eden promis à nos désirs de paix et de repos bien-faisant.

Il y a là, entre deux bois, comme un cirque de verdure, aux gradins étagés, une dépression du sol dans le vaste plateau qui sépare la Vologne de la Meurthe.

Autour — opulente et radieuse couronne — de hautes futaies, des arbres verts, des sapins et des hêtraies, des taillis plus bas, où deux ramiers tendrement roucoulent.

Et, par un sentier qui serpente, un sentier que bordent des pierres moussues, des arbustes et des fleurs champêtres, on descend au fond du vallon solitaire, bercé par les stridulations des grillons et la coulée d'un ruisseau sur les roches garnies de cresson et de plantes aquatiques.

La source est là, ou plutôt les sources, claires et limpides, sortant de dessous les pierres, entre des arbrisseaux, des pimprenelles et des aubépines en fleur.

Et c'est d'un froid qui vous glace, cette eau vierge du rocher vosgien, qui s'en va, coulant rapide, former le ruisseau, l'humble rupt de la vallée, cueillant à son tour les suintements des pierres et des prés, toutes les eaux prisonnières et qui veulent sortir par ce beau jour de printemps.

Sur deux grosses dalles qui forment un pont rustique, nous franchissons le ruisseau où viennent boire, à gorgées si menues, les pinsons et les chardonnerets... et c'est la prairie verte qui étale son tapis somptueux et chatoyant, la prairie des ancêtres qui vient mourir à la forêt du bas, devant la maison grise au toit rouge, qui fume en ce midi pour la soupe et le diner de la famille.

\* \* \*

Maison grise au toit rouge, à l'auvent très large, à la grange profonde et noire... maison grise perdue dans ce pays sauvage, entre les pommiers qui chancelent, les prés verts et les forêts qui surplombent de tout partout !

Et qu'il fait bon, mon Dieu, qu'il fait bon ! sur le banc de bois usé, sur les troncs d'arbres couchés,

qu'il fait bon respirer l'air de ce pays vosgien, boire du soleil et de la lumière, s'enivrer des senteurs champêtres, se régaler l'œil de couleurs variées et si douces, et rester là, des heures, à deviser ou à ne rien dire... à penser que ces choses sont si belles et que la nature est si bonne !

Rester là, oui, dans le grand silence de ce jour printanier, pendant que d'autres s'agitent et vainement discutent ; rester là à entendre la chanson de la terre, le bruissement des feuilles, le cri des oiseaux, à écouter monter la vie et à revivre ainsi dans la tradition, avec les vieux Lorrains endormis qui ont vu tout cela, qui ont cultivé ces champs, défriché ces bois, remué ces pierres et fécondé ce coin du pays — avec les vieux paysans aimés dont l'âme, croyons-nous, revient à des heures pour nous dire, ô bons esprits familiaux : « N'est-ce pas, que c'est beau, n'est-ce pas que c'est bon de vivre ici, dans la paix, dans le travail, dans le bonheur ? »

Petites âmes des vieux Lorrains endormis, souffle léger des peres-grands, cœurs admirables des mérettes glacées, oui, vous avez raison. Pour vivre heureux, vivons cachés, loin du trouble et loin du bruit, dans un vallon solitaire, séjour de paix et de bonheur !

## II

### Gérardmer et ses environs.

Un vieux proverbe le dit — très expressif en son patois lorrain que je traduis simplement — « Sans Gérardmer et un peu Nancy, qu'est-ce que ce serait que la Lorraine ! »

Je souscrirais volontiers à cet antique adage si Gérardmer était encore, comme il y a trente ans, la perle divine des Vosges, et si cette jolie bourgade d'autrefois ne s'était transformée en une cité cosmopolite des plus déplaisantes à habiter.

Aujourd'hui, hélas ! Gérardmer est devenue une station à la mode, et quand la mode s'en mêle, elle a tôt fait de défigurer le site le plus merveilleux.

(A suivre)

Emile BADEL

## UNE ALERTE

(NOUVELLE)

Le maire de Bricotte-en-Barrois, Dieudonné Trouslard, était adoré de son épouse Alphonsine, qui le considérait comme un prodige — ce qui était vrai — et l'entourait des soins les plus assidus et les plus tendres.

Comme toutes les paysannes lorraines, encore peu initiées, les pauvres ! aux progrès de l'émancipation féminine, ce n'était qu'avec déférence et soumission qu'elle lui adressait la parole et se comportait devant lui. Il était vraiment bien, selon l'ancienne mode, son seigneur et maître. Ce qui ne l'empêchait pas de faire de son Alphonsine, de ses qualités d'ordre, de vigilance et d'économie, le plus grand cas, et de lui prouver de son mieux et en toute circonstance sa haute estime et sa profonde affection. Dans tout Bricotte, voire aux alentours, on citait monsieur le maire et sa dame comme le modèle des ménages.

Et cependant un jour — les plus beaux ciels n'ont-

ils pas leurs nuages ? — une querelle éclata entre ces deux exemplaires conjoints. A quel propos ? Je ne saurais vous le dire au juste.

Ah ! cette fois ce n'était plus question d'obéissance et de respect, et le seigneur et maître fut malmené de la belle sorte.

— Il n'y a plus moyen d'y tenir ! C'est à faire damner un saint ! s'exclamait Dieudonné.

— Si vous vous conduisiez honorablement, monsieur !

— Madame ! je me conduis comme bon me semble, nom d'un matin !

— C'est du propre !

— Voyez-vous, j'en ai assez ! Oui, assez de la vie que vous me faites ! Par-dessus la tête ! Il faut que ça finisse, à la fin des fins ! Autant être sous terre, ma parole ! que dans cet enfer !... Ah ! fichez-moi la paix, tenez !

Et voilà Dieudonné qui s'en va en claquant la porte à toute volée, et un moment après Mme Trouslard